

# Le Messager Français

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

ÉDITEUR  
du  
*Journal*:

RUE BARBEZIT, n° 3.

*Améliorations sociales sans Révoltes.*

*Réalisation pacifique de l'Ordre, de la Justice et de la Liberté.*

ÉDITEUR  
de

*D'Ignolement*  
à  
*Plaier, par moi.*

## Almanach Français.

LUNDI 14 novembre. — Prise de Bruxelles (Pays-Bas autrichiens), par le général Damouriez (1792).  
MARDI 15 novembre. — Prise de Sarrebourg (France), par le général Beurnonville (1792).

## BULLETIN POLITIQUE.

### ANGLETERRE.

En citant le discours remarquable par lequel le ministre Peel a répliqué à son adversaire, lord Palmerston, le journal la *Presse*, du 14 août, le fait précéder de l'article suivant :

" Les nouvelles qui nous arrivent des districts manufacturiers de l'Angleterre sont désolantes. Tout le Lancashire est soulevé. Un meeting, composé de 35,000 hommes affamés, a été tenu dans les bruyères d'Ashton, et il y a été décidé que, sur tous les points, les travaux seraient suspendus jusqu'à ce que les salaires aient été élevés au taux de 1810. Nous donnons plus loin des détails sur les désordres qui ont accompagné cette effroyable coalition.

" C'est toujours comme on voit la même cause qui produit les mêmes effets. Les manufacturiers ne vendant plus leurs produits, ou ne vendant qu'à perte, sont obligés d'abaisser les salaires de leurs ouvriers, sous peine de ruine immédiate. Les ouvriers, à leur tour, ne pouvant vivre avec le peu qu'ils retirent de leur travail, se révoltent contre les maîtres, qui sont les premiers à souffrir de la stagnation du commerce avec l'étranger. Comment sortir d'une telle situation? Cela n'est pas plus au pouvoir du gouvernement que des particuliers. Toutes les nations, en se défendant chez elles contre la

concurrence anglaise, contribuent à ce triste résultat. L'Angleterre n'a pas le droit de le leur reprocher, car rien n'est plus légitime que de se protéger soi-même; mais elle déperît de leur prospérité. Son industrie est organisée de manière à approvisionner le monde. Le monde, en lui fermant peu à peu ses marchés, la condamne à mourir de faim au milieu de ses usines emcombrées.

" Voilà le mal réel, celui qu'il est à peu près impossible de guérir. Les réformes que les ouvriers réclament, les aménagements à la loi des céréales, pourront bien soulager momentanément quelques souffrances dans les districts manufacturiers, mais, en même temps, ils en feront naître d'autres dans les districts agricoles où ils bouleverseront Passiette de la propriété.

" Il ne faut donc pas s'étonner si le parlement ne fait rien pour remédier à un malaise qui devient de plus en plus général. Véritablement, le parlement ne peut rien faire. Et cependant, c'est vers lui que se tourne toute cette foule affamée. L'idée qu'il va être prorogé, qu'il ne pourra plus décréter aucune mesure d'urgence, ajoute encore au désespoir de ces masses épervées. L'ordre public recevra probablement de rudes atteintes entre les deux sessions, et le gouvernement aura besoin de concentrer toute sa fureur sur la situation intérieure.

" La plupart des grands seigneurs ont déjà déserté le parlement pour se rendre dans leurs domaines ou aller prendre leurs vacances sur le continent. Ils n'ont laissé derrière eux que lord Palmerston, comme une dernière rose d'été pour embanner le désert. Cette comparaison est de sir Robert Peel qui, dans la dernière séance des communes, imprudemment provoqué par l'ex-ministre des affaires étrangères du cabinet whig,

Pauplai sous la plus écrasante réplique que nous ayons jamais vue. Lord Palmerston avait voulu finir la session par un coup d'éclat. Il avait, en conséquence, préparé un long panégyrique de la politique suivie par les whigs, et il l'a prononcé avec emphase, croyant peut-être prendre M. Peel au dépourvu. Mais celui-ci s'est immédiatement levé, et, pendant deux heures, il a infligé à son adversaire les étrivères d'une réfutation sanglante. Rarement M. Peel s'est montré plus heureux et plus éloquent. Il nous est impossible de reproduire tout au long ce discours mémorable où toute la politique des whigs est passée en revue, et flagellée avec vigueur. Mais nous citerons le passage suivant, où le premier ministre reproche à ses prédecesseurs la rupture de l'alliance française :

" Quelle a été votre conduite à l'égard de la politique extérieure (s'adressant à lord Palmerston directement)? Pendant six années entières vous vous êtes vantez d'avoir formé une confédération avec l'ouest de l'Europe, confédération non pas seulement d'intérêts matériels, mais encore d'opinions politiques, dans le but de paralyser le marché du principe despote. Vous vous vantiez de vos relations avec la France; la France s'est jointe à vous pour arracher la Péninsule à la remorque du despisme. Telle était l'importance que vous attachiez à cette alliance, que méconnaissant et oubliant la doctrine de la non-intervention, vous avez envoyé dans la Péninsule une armée pour étaler les opinions libérales. Qu'est devenue, je vous le demande, votre union des états occidentaux par le maintien de la politique libérale? Dans quelle situation les avez-vous laissés? Vous n'avez pas renoncé des relations interrompues par des hostilités; nous avons reconnu la dynastie de Louis-Philippe; et les amis de cette dynastie étaient reconnaissants de notre accueille, empêché à reconnaître le droit de la nation française de choisir son gouvernement. Ainsi les relations étaient bien établies avec la France, et, pendant cinq ou six ans, ayant trouvé les choses sur ce pied, vous vous vantiez d'avoir corroboré les liens de

## FEUILLETON.

### Geneviève. (Suite.)

1.

... sonnes qui entrèrent fut Rodolphe. Quand on l'annonça, Rose se tourna vers une glace et passa la main sur ses bâtons un peu dérangés; ce mouvement si naturel à une femme de s'occuper de sa toilette à l'arrivée de n'importe qui, fut interprété par Léon avec une extrême sévérité. Comment! Rose tenait plus à être belle pour M. Rodolphe que pour lui. Ses cheveux étaient ass z bien arrangés, pour lui, et ne étaient pas assez bien pour M. Rodolphe! Aussi répondit-il froidement au salut amical de M. de Redenil. Cependant il resta près de Rose à côté de laquelle M. de Redenil s'installa également. Rodolphe commença à parler de personnes que Geneviève ni Léon ne connaissaient; il dit à leur sujet des choses probablement laïcantes, car Rose en rit aux éclats, mais le frère et la sœur ne purent comprendre, saute le connaître les personnes, et restèrent froids et silencieux. Geneviève assez embarrassée elle-même, comprit tout ce qu'avait de pénible la situation de Léon qui se troutrait ainsi assister à une conversation particulière entre Rose et Rodolphe. Elle coupa court à la conversation et dit à Rose: Nous avons eu reconnu l'autre jour aux Champs-Elysées? — Oui, certes, répondit Rodolphe, et même, nous avons fait,

ma cousine, madame Haraldsen et moi, une gageure sur laquelle vous pourrez prononcer. Rose devint fort rouge. — Et quelle est cette gageure, demanda Geneviève. — Ce n'est rien, interrupt Rose. C'est une folie.

— N'importe, dit Léon, dis-nous ce que c'est. Et il y avait dans la voix et dans le visage de Léon un air d'autorité et de colère. Il y avait quelque chose que Rose et Rodolphe savaient ensemble; quelque chose qu'ils lui racontaient ensemble. — Il y avait un secret entre eux de x!

Rose répéta encore que ce n'était rien, que c'était une folie; mais madame Haraldsen, qui avait entendu son nom, s'était levé, et s'était approchée du petit groupe. — Je crois, dit elle en arrivant, que vous dites du mal de moi — et je ne suis pas fâchée de vous interrompre.

Nullement, ma chère Octavie, reprit Rodolphe; il est vrai que je nous n'en disions pas de bien, mais c'est que vous ne nous en avez pas laissé le temps, et nous allions probablement en dire.

A ce nom d'Octavie, Geneviève rappela ses souvenirs et ne put douter que ma tante Haraldsen ne fut celle qui lui avait tant causé de larmes, elle se mit à l'exprimer sérieusement pendant que Léon, qui l'avait rencontrée plusieurs fois chez M. de Redenil et dans d'autres maisons, lui présentait ses civilités. Peut-être Léon mit-il dans la façon dont il la salua, un peu plus d'emphase qu'il n'eût fait sans sa mauvaise humeur contre

Rose. Celle-ci remarqua cet empressement sans en soupçonner la cause. Rodolphe a critiqué alors à sa cousine qu'il s'agissait de leur gageure; madame Haraldsen lui dit qu'il était fou, et lui fit signe de se taire. Mais Rodolphe ne connaissait de politesse que celle qui vient de l'usage, celle qui vient du cœur lui. Et il entièrement étrangère, aussi ne vit-il aucun mal à dire à Geneviève: Il y avait auprès de vous un vieillard en habit marron et un jeune homme en habit bleu. Nous n'avons jamais pu deviner lequel des deux demandait, lequel des deux faisait l'assassin à l'autre.

Rose était tout ce peut plus malheureuse, Geneviève et Léon savaient maintenant quelle avait en sa présence confié qu'on était un homme qui les accompagnait et qui probablement était leur ami.

Léon ressentit une joie poignante de ce qu'enfin Rodolphe lui donnait une occasion d'exhaler un peu de sa mauvaise humeur.

— Monsieur, dit-il, je vais vous le dire: l'homme à l'habit marron est mon ami; c'est un homme plein de noblesse, d'esprit et de cœur; es plaisanteries qu'on peut faire sur lui n'exercent que son mépris, mais moi me blesseraient infiniment. C'est lui qui faisait l'amusé à l'autre.

Rodolphe regarda Léon avec étonnement. Geneviève poussa son frère. Rose fut toute confuse et ouvrit la bouche pour lui demander pardon de son peu de participation à l'étonnement qui l'intriguait.

(La suite à demain.)

AL. KARR.



àuprès d'une femme. C'est bien à tort, il faut en convenir, que l'on traite de fous les hommes qui cherchent par une activité sans relâche à cumuler biens sur biens, car l'activité, c'est le bonheur ; la fortune acquise est sans importance. Le défaire d'occupations me rend malheureux ; le défaut de mouvement me rend inutile : je suis un homme mort si je ne prends pas quelqu'un parti décisif.

D'un autre côté notre pauvre D. Antonia apprécie tout l'étendue du danger qu'il y a à s'éloigner d'une jeune et jolie femme. Il se demandait s'il était juste d'épouser une fille de vingt ans et si attrayante, pour la livrer ensuite sans défense à l'ennui, à ses sensations, à ses désirs. — Ces jeunes Orientaux, ces séduisants Porteños, ces élégants étrangers ne se promènent-ils pas déjà, se disait-il en brouillant la tête, de long en large sous mes balcons, sur les terrasses voisines de la miene ? Ma femme elle-même ne comprend elle pas toutes les langues qui se parlent ici, même au besoin le langage des fleurs ? Tous ces jeunes gens ne la cherchent-ils pas déjà à l'église, à la promenade du Cordon, quoique je ne sois de ne le conduire qu'en voiture, à attirer sur eux l'attention de ma femme qu'ils se contentent d'adorer de loin lorsqu'elle n'était encore qu'une jeune fille sans dot. Quand je serai absent, s'il lui prend fantaisie le soir de parcourir à pied, attendu qu'il est impossible de la parcouvrir en voiture le jour comme la nuit, cette éblouissante rue du Porton, cet écueil de tant de bonnes résolutions, cette rue Vivienne de Montevideo, pourra-t-elle résister à la galante invitation de MM. les tendres d'entrer dans leurs arrière-boutiques pour y pomper le nectar de l'amitié en compagnie de vingt ouïs attirés autant par les charmes de Da. Antonia que par ceux de la divine yerba ! Non, et j'en frémis d'avance. Un miracle seul peut sauver ma femme

de tant de séductions réunies, et nous ne sommes plus au temps des miracles ! Ainsi, si je m'éloigne, que retrouverai-je à mon retour ? Bientôt l'ennui, le ridicule et le déshonneur.

Ces doutes, ces incertitudes ne feront qu'aggraver ma maladie, dont sa femme et ses amis s'inquiètent sans en pouvoir découvrir la cause.

Eusin, un matin, en se réveillant, et comme il avait regu en songe une heureuse inspiration, il donne tout à coup l'ordre que l'on hâte le chargement d'un de ses navires destiné pour l'Europe et qu'on le tienne prêt à mettre à la voile.

Le lendemain déjà fortifié par sa résolution, il se rend auprès de sa femme et lui dit : "ne suis pas étonnée, ma chère amie, si tu aperçois dans la maison quelques mouvements dont tu puisses conclure que je me dispose à faire un voyage. Ne t'en efflige pas, je t'en conjure. Mon amour pour toi est et restera toujours le même. Heureux près de toi, je le serais encore plus si je n'avais pas à m'adresser en secret quelques reproches sur mon désavantage. Mon ancien penchant s'est réveillé, j'y n'y résiste en vain. Accorde moi que je revoye encore une fois les principaux marchés de l'Europe que je visiterai maintenant avec davantage de plaisir et d'ardeur que j'ai l'espérance d'y gagner et d'en rapporter pour toi les étoffes les plus rares et les bijoux les plus précieux. Je te laisse en possession de tous mes biens : uses-en comme tu le voudras avec nos parents et nos amis, je ne t'en demanderai aucun compte. Le tour de l'absence s'écoulera enfin et nous nous reverrons avec un plaisir d'autant plus vif que nous aurons été séparés plus longtemps.

La pauvre petite femme ne put retenir ses larmes : elle lui adressa les plus tendres reproches, mais elle

n'osa pas tenter de le détourner de sa résolution ; elle le prit, seulement, son intention n'étant pas ni de le retenir ni de le gêner dans ses projets, de ne pas cesser de penser à elle pendant son absence.

Quand les préparatifs de départ furent terminés, il se rendit de nouveau auprès de sa femme et après s'être un peu recueilli, il lui dit : — J'ai encore quelque chose sur le cœur qu'il faut, m'en bien aimée, que tu me permettes de te communiquer avec une entière liberté. Je t'en conjure, ne l'interprète pas mal, n'y vois, nu contraire qu'un témoignage de la sollicitude de ma tendresse pour toi. Tu crois me deviner, je lis dans tes yeux les nobles sentiments qui animent ton âme, j'y lis aussi ta tendre affection pour moi, je suis touché de ce que tu me dis que je suis fier et heureux de celle-ci ; mais écoute et laisse moi prévoir les cas extrêmes. Tu n'ignores pas combien tes charmes attirent les yeux de nos jeunes hommes ; mon absence les encouragera, ils chercheront à s'approcher de toi, à te plaire. L'image de ton époux ne réussira pas, comme jusqu'à ce jour sa présence, à les éloigner de ta portée et de ton cœur. Tu es une noble et honnête créature ; mais les exigences de la nature sont légitimes, souvent... impérieuses, elles sont sans cesse en guerre avec notre raison et ordinairement elles l'emportent.... Ne m'interromps pas et connaît toute ma pensée. Pendant mon absence et même en pensant à moi, tu éprouveras de ces entraînements dont je parle : pendant quelque temps je serai l'objet de tes désirs, mais... qui peut prévoir les circonstances, les occasions... ? Un autre peut récolter dans la réalité ce que ton imagination me destinait... Ne t'éfache pas, je t'en supplie et écoute moi jusqu'au bout. "

M., de G.

(La suite à un prochain numéro.)

## A VENDRE:

**AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE.** — De jolis vêtements d'enfants, dernier goût de Paris, pour l'hiver, à vendre à un prix modeste. — S'adresser rue des Pecheurs, hotel Hunonet.

**A VENDRE.** — Un tomberou, chenal, harnais et plaque à un prix très modeste. Ceux qui voudront l'acheter s'adresseront à la *Bouche Soupe*, ou au bureau du journal.

**A VENDRE.** — Par suite de cessation d'association, une fondue française très bien achalandée, située au coin de la rue St-Gabriel, en face l'ancien magasin de M. Laforgue. S'adresser, pour traiter, à ladite maison.

**AUX VENDANGES DU MEDOC.** — Grand Baratulis de VIN, rue Saint-Etienne, près de la Police. Vin carbon supérieur à 3 vintines; vin de Bordeaux supérieur, à 4 vintines; vin de Bordeaux vieux à 1 real et demi.

**A VENDRE.** — Le superbe établissement du SALON DE FLORE, place de l'Agache. Les personnes qui désiraient l'acheter peuvent se présenter audit établissement, où ils pourront traiter avec le propriétaire. Il remettra à l'acquéreur un contrat de cinq ans pour le terrain, à partir du 10 novembre.

## ALOUER :

**A LOUER.** — Deux appartements pour homme seul, rue San-Vicente, n° 49. La maison a toutes ses commodités.

**A LOUER AU PREMIER.** — Une jolie cale et un cabinet dans la maison neuve de M. Larraud, rue St-Gabriel.

**A LOUER** — rue Saint-Joschin, dite des Peintures, n.º 110, un beau magasin intérieur, et plusieurs chambres et appartements, ayant toutes les commodités nécessaires.

**AVIS.** — Louer un magasin et deux chambres sur le derrière, et à vendre un atelier à un prix modeste. — S'adresser en face la pharmacie du Lion-d'Or, chez Louis Biron.

## DEMANDES ET AVIS DIVERS.

### Restaurant à la Carte.

Les sieurs Chassériau et Feraud viennent d'ouvrir une Salle de Restaurant à la Carte, rue San Miguel, hôtel du Commerce, n.º 121. — Les mets les plus exquis et les plus variés y seront servis à des prix très modérés, à toute heure du jour.

### Bal du Jardin.

En outre des brillantes réunions des Dimanches et jours de fête, on donnera bal **tous les lundis**.

**AVIS.** — Le dépôt de SAVON JAUNE SUPERIOR, de la fabrique du Bero, dont la bonne qualité a été éprouvée par plusieurs expériences. Se vend dans la Baraque de P. DUPLESSES, Rue San-Benito, n.º 30. Son prix est très modique.

## OBSERVATIONS METEOROLOGIQUES du 12 Novembre 1842.

Heures du jour.	Thermomètre Centigrade.	Bimètre Métrique.	Etat du Ciel.	Vent.	Lever du Soleil.	Coucher du Soleil.	Observations.
Heures du matin. . . . .	8°	766	Forain.	S.	5 h. 6	6 h. 84	
Heures du soir. . . . .	18°	767	Sorain.	S.			
heures du soir. . . . .	18°	767	Eorain.	S.			
Maximum. . . . .							
Minimum. . . . .							
Moyenne. . . . .	18°	766					

## NAVIRES

en partance.

**BOITE AUX LETTRES DU CONSULAT DE FRANCE.** — Le brick français le *Courrier de la Seine-Inférieure*, partira pour le Havre, le 19 du courant, sous le commandement du capitaine de Laporte. La boîte aux lettres du consulat sera levée le 14 quatre heures du soir.

**Pour Bordeaux.**

Le beau navire français, *CREISQUAR*, capitaine Graverau, partira le 10 décembre prochain ; il recevra seulement quelques balles d'artillerie, et des passagers qui seront parfaitement nourris et logés.

Les chargeurs ou passagers qui désireront profiter de cette occasion, pourront s'adresser à M. Duplessis, son consignataire, rue San Benito, n.º 30.

## Teatro.

El Martes 15 de noviembre,

**MARCELA**, ó cuat de los tres, Comedie en 3 actos. — Trabajará la sociedad gimnastica.

## COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Cola, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador et Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois.

Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha, le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Eugène TARDONNET, rédacteur en chef et gérant responsable.